

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1920-1921. — N° 122

HISTOIRE DE LA GALE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Janvier 1921

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

RENÉ PAULET

né le 5 octobre 1892 à Limoges (Haute-Vienne)



VANNES

IMPRIMERIE A. COMMELIN

12, RUE DE LA MONNAIE, 12

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1920-1921. — N° 122

HISTOIRE DE LA GALE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Janvier 1921

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

RENÉ PAULET

né le 5 octobre 1892 à Limoges (Haute-Vienne)



VANNES

IMPRIMERIE A. COMMELIN

12, RUE DE LA MONNAIE, 12

1921

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. LEPINE ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT, POLLOSSON (M.)

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	BERARD
Clinique neurologique et psychiatrique	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	LEPINE (J.)
Clinique des maladies des voies urinaires	WEILL
Clinique chirurgicale des maladies des enfants	POLLOSSON (A.)
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	LANNOIS
Chimie biologique	ROCHET
Chimie organique et Toxicologie	NOVÉ-JOSSERAND
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie	MOREAU
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	LATARJET
Pathologie et Thérapeutiques générales	POLICARD
Anatomie pathologique	DOYON
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée	MOURIQUAND
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	VILLARD
Thérapeutique	ARLOING (F.)
Pharmacologie	ETIENNE MARTIN
	COURMONT (P.)
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Pathologie externe	VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	BARRAL
Accouchements	COMMANDEUR
Embryologie	HOVELACQUE
Anatomie topographique	PATEL
Botanique	BRETIN
Urologie	GAYET
Stomatologie	TELLIER

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	CADE	COTTE	CORDIER
COMMANDEUR	GUILLEMARD	DUROUX	ROUBIER
NOGIER	GARIN	HOVELACQUE	FAVRE
BRETIN	SAVY	TRILLAT	MURARD
LERICHE	FROMENT	SARVONAT	BONNET
THÉVENOT (Léon)	THÉVENOT (Lucier)	FLORENCE	GRAVIER, chargé des fonctions.
TAVERNIER	PIÉRY	ROCHAIX	

M. BAYLE, secrétaire

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. GUIART, Président ; ARLOING, Assesseur ;
MM. GARIN et THÉVENOT Lucien, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

*Faible témoignage de ma
respectueuse affection et de
ma profonde reconnaissance.*

A MES AMIS

A MES CAMARADES DE PROMOTION

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. GUIART

Chevalier de la Légion d'Honneur

*Il a bien voulu nous confier ce
sujet de thèse et nous guider de
ses conseils. Nous le prions
d'accepter nos remerciements.*

A MES JUGES

A MES MAITRES

INTRODUCTION

Dans l'étude historique que nous entreprenons, nous avons pour but d'exposer les conceptions que nos prédécesseurs anciens se faisaient de la gale. Nous remonterons d'abord le cours des siècles, nous essaierons de fixer la maladie à son origine, nous la suivrons à travers les âges et, documents à l'appui, nous reconstituerons successivement les diverses doctrines qui, au sujet de la gale, ont tour à tour prévalu dans la science.

Nous noterons soigneusement, au fur et à mesure qu'elles se présenteront, les diverses découvertes qui, après une longue période d'errements et de tâtonnements, devaient servir de base aux travaux plus modernes qui établirent non plus des théories mais l'exacte vérité.

Dans cet exposé, que nous nous efforcerons de rendre aussi clair et complet que possible, nous essaierons — en toute impartialité — de distinguer les savants qui nous paraîtront avoir le plus contribué au progrès de la science ; ils ont parfois si courageusement lutté pour la défense de leurs idées et l'enrichissement de notre patrimoine scientifique qu'en toute justice, cet hommage leur est bien dû.

Nous apporterons également des documents authentiques ; fidèlement nous citerons les plus intéressants car, mieux qu'aucun commentaire, ils nous renseigne-

ront sur les opinions des anciens. Outre l'intérêt historique inhérent aux études de ce genre, nous nous emploierons à en dégager l'intérêt philosophique. Un vrai médecin doit être philosophe, et l'histoire de la gale, tout particulièrement, doit être pour lui un enseignement des plus précieux.

En matière de conclusion, nous exposerons, telle que nous la concevons, la leçon de cette histoire

Pour mettre de la méthode dans cette longue exposition chronologique nous diviserons le passé en deux grandes époques :

1° Depuis les temps anciens, c'est-à-dire deux ou trois mille ans avant J.-C., jusqu'au seizième siècle ;

2° Du xvi^e siècle à nos jours.

Grâce à cette division, l'analyse historique à laquelle nous allons nous livrer se prêtera à un court résumé.

CHAPITRE 1^{er}

Etude historique de la gale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la propagation des sciences en Occident, c'est-à-dire depuis deux ou trois mille ans avant J.-C. jusqu'au XVI^e siècle.

I. — LA GALE ÉTAIT CONNUE DES ANCIENS

Les recherches entreprises pour fixer la date d'apparition de la gale sur le globe n'ont point encore jeté la lumière sur ce point d'histoire. Aussi est-ce encore une question qui se pose de savoir si véritablement les médecins de l'antiquité ont connu la gale.

Leurs écrits ont été compulsés avec beaucoup de minutie, interrogés soigneusement, et toute phrase ou expression pouvant se prêter à une interprétation a été longuement commentée. De cette étude patiente et laborieuse sont nées deux opinions contradictoires que brièvement nous allons exposer.

I. — Des médecins modernes de grande érudition, et parmi eux Rayer, ne pensent pas qu'on puisse reconnaître la gale dans certaine affection prurigineuse de la peau grossièrement esquissée par les auteurs anciens. D'après eux, le caractère essentiel de la maladie, la contagiosité, ne se retrouve pas suffisamment en évidence, et c'est plutôt le lichen confluent

et excorié qu'ils sont disposés à considérer dans la description que Celse nous fait de la psore. C'est au xiv^e siècle, seulement, que Rayer fixe la date d'apparition de la gale dans l'histoire, et c'est dans Guy de Chauliac que, d'une manière non équivoque, il la voit signalée pour la première fois, car cet auteur parlant de la « scabies » l'affirme contagieuse. De si graves autorités sont d'un grand poids dans semblable discussion et doivent nous inciter à une prudente réserve.

II. — D'autres, au contraire, ne craignent pas d'affirmer que la connaissance de la gale remonte à la plus haute antiquité et que les Arabes, les Grecs, les Latins n'ignorèrent ni son caractère contagieux, ni l'efficacité du traitement soufré. Ainsi le pense Dezeimeris, dont nous allons développer l'argumentation basée sur de nombreuses citations empruntées aux anciens.

Bourguignon rapporte, dans son traité entomologique et pathologique de la gale, certains versets de la Bible où il paraît être question de cette maladie. Nous lisons, en effet, dans le VIII^e chapitre du lévitique, verset 6 : « *Et die septimo contemplabitur : si obscurior fuerit lepra, et non creverit in cute, mundabit eum, quia scabies est : lavabit que homo vestimenta sua et mundus erit.* » *Scabies* nous dit la Bible, mot qui, pour les latins, a la signification du *ψώρα* des Grecs, et qui, comme nous le verrons plus loin, se rapporte incontestablement à la gale. Nous pourrions citer plusieurs autres versets de la Bible où il paraît être question de la gale, de la gratelle, mais, comme le texte est discutable, nous nous abstiendrons.

De l'étude de Dezeimeris, il résulte que les Grecs sous le nom de psore (*ψώρα*), les Latins sous celui de *scabies*,

semblaient avoir en vue la gale. La synonymie entre les deux termes nous est du reste affirmée par Pline l'ancien, l'homme le plus érudit de son siècle qui passait pour le mieux connaître les ouvrages grecs.

Hippocrate, le premier, parle de la psore en plusieurs passages de ses écrits, en termes fort vagues d'ailleurs, « difformité plutôt que la maladie, due au phlegme dont l'évacuation s'impose », il nous dit : *Lepra et pruritus, et scabies, et impetigines, et vitiligo, et alopecie, a pituita fiunt.*

Le mot *scabies*, mis à côté de ceux de *lepra*, *pruritus*, *vitiligo*, qui désignent chacun une maladie bien différenciée, est un indice certain que, dans l'esprit de l'auteur, ce mot répond à un sens précis. Ce qui prouve qu'il est bien ici question de la gale, maladie contagieuse, c'est que, dans ses « Problèmes », Aristote, employant le même terme, lui donne une précision qui lève toute incertitude à cet égard, il se demande « *Cur a tabe, et lippitudine, et scabie, capiuntur, qui appropinquant : ab aqua autem intercute, aut fèbre, aut stupore, attonito, aut aliquo ex numero cæterorum malorum capi nequeunt ?* Puis répond : « *Sed scabies magis quam lepra ; cæte aque vitia generis ejusdem, afficere potest : quoniam per summa corporis errat et humore manat glutinoso : genus namque prurientum omnetale est. Itaque id ipsum quia per summa oritur glutinosumque est, nimirum idcirco attingere potest : cætera nequeunt, vel quia non per summa proveniunt, vel quia persistere suam ob siccitatem non possunt, quamvis per summam cutem oriantur.* »

Galien, à son tour, s'exprime nettement sur l'étiologie et la contagiosité de la gale ; il affirme l'efficacité de la

médication soufrée : « *Et quidem quod aeris pestilens status febrem afferre consuevit, nemo sanoæ mentis dubitavit, sicuti et pestilesti morbo laborantium conversario periculosa, ne inde contagium contrahatur, quem admodum ex scabies et lippitudines.* » Ce qui ne permet aucun doute sur la signification précise de ce passage c'est que Galien a soin, dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages, de rapprocher les mots *scabies* et *lippitudo*, parce que la blénnophthalmie est essentiellement contagieuse et qu'à ce titre il est rationnel de placer sur le même rang la *scabies*, qui, parmi les nombreuses maladies de peau, offre un caractère bien tranché de contagion. On sait, de plus, que Galien ne regardait comme maladies contagieuses que trois ou quatre affections : l'ophtalmie en question, la peste et la psore. Quelques savants ont voulu voir une synonymie entre les mots *scabies* et *lippitude*, mais Galien ne permet pas le doute à ce sujet ; les détails qu'il donne sur le traitement de la gale, contre laquelle il conseille les préparations sulfureuses, le prouvent suffisamment.

Théophraste signale la malpropreté des gens atteints de cette affection.

Paul d'Egine semble avoir confondu la gale et le psoriasis ; il est certain que, pour lui, le mot *scabies* désignerait une maladie voisine de la lèpre, et le psoriasis incontestablement. Mais l'opinion de Paul d'Egine lui est sans doute personnelle, car ses élèves, Priscien et Actuarius, se sont bien gardés de reproduire cette erreur et nous laissent entendre clairement qu'il existe des caractères différentiels bien tranchés entre les deux affections.

Chez les Latins, la *scabies* fut envisagée au point de vue médical pour la première fois par Celse. Mais, avant lui, des poètes en font mention ; Horace, Prudence font allusion à la démangeaison de la gale dans leurs poèmes ; Cicéron parle de sa « cuisante jouissance » ; Ausone et Quinte-Curce remarquent le caractère contagieux. L'opinion de ces auteurs montre que la fréquence de la *scabies* était telle, ses caractéristiques si nettes, qu'il n'était pas besoin d'être médecin pour en parler en connaissance de cause.

Celse, envisageant la question au point de vue médical, nous a laissé un texte qui fut l'objet de vives et ardentes discussions. Rayet, en effet, affirme que c'est au lichen agrius qu'il est fait allusion ; Dezeimeris, au contraire, soutenant son point de vue, nous explique que Celse, associant les mots *scabies* et *mouton*, sur lequel l'affection se développe comme chez l'homme, semble bien avoir eu autre chose en vue, d'autant plus que, plus loin dans le texte, il prend soin de préciser que si la *scabies* est contagieuse, il n'en est pas de même pour le lichen.

Pour suivre pas à pas les traditions, il nous reste encore, avant d'arriver à l'époque du moyen-âge, à étudier les auteurs arabes. Rhazes, le premier en cause, attribue à la gale la malpropreté pour cause et la contagiosité pour caractéristique.

Haly-Abbas et Avicenne indiquent, à leur tour, la physionomie de l'affection ; Haly-Abbas en fait cette description presque irréprochable « *Maxime hæc (scabies) contingit comedentibus multum et accipientibus ea cibaria quæ grosses gignant chimes, et qui a balneis abstinent ;*

est autem pruriginis maxime illi qui non lavatur. Multiplicantur namque sordes in corpore residentes. Scabiei autem signa sunt pustulæ parvæ, quæ rubæ incipiunt, dehinc aperiuntur, et est cum eis pruritus insignis. Et magis in manibus fiunt et inter digitos, ac in cubitis et ossario et confinibus, non numquam autem in toto fiunt corpore ».

Il reste encore à découvrir l'agent de la maladie, c'est la conquête du XII^e siècle, bien que Avenzoar, qui l'ait observé le premier, ne regarde pas l'acare comme cause de la contagion et croit qu'il vit en parasite dans les lésions cutanées dues elles-mêmes aux réactions humorales.

Il s'exprime ainsi : « Les Syrons, nommés en arabe *Assoalat* et *Assoab*, sont de petits poux qui rampent sous la peau des mains, des cuisses et des pieds, qui en sortent vivants quand on écorche la peau et qui sont si petits que l'œil peut à peine les apercevoir. »

A partir de ce moment, l'existence de la maladie est admise par tous. Les auteurs qui suivent, et parmi eux Constantin l'Africain, Arnaud de Villeneuve, Gaddesden, Guy de Chauliac, la décrivent avec d'autant plus de perfection qu'ils se rapprochent de nous ; tous la regardent comme contagieuse.

Nous avons ainsi exposé, de la façon la plus impartiale, les deux opinions en présence ; que devons-nous conclure en présence d'idées aussi divergentes ?

Pour nous, il nous paraît logique d'admettre que les anciens ont été tourmentés par cette maladie.

Soutenir que les anciens se sont mal expliqués sur cette désagréable affection est évidemment discutable ;

que leurs témoignages soient jugés, par Rayer, trop obscurs et imprécis pour le convaincre, voilà qui ne saurait nous étonner. Pour juger sainement de la question, il faut se reporter à l'époque et essayer d'imaginer ce qu'à ses premières heures d'existence la science médicale devait être. Son maigre patrimoine se bornait à quelques observations ; point de classification même en ébauche ; dès lors était-on en droit d'attendre, de toutes affections, une individualisation et une description aussi parfaite que maintenant ? Que les anciens aient confondu la gale avec des entités très différentes, certains prurigos généralisés par exemple, cela paraît bien certain aujourd'hui, surtout si l'on considère le désordre de leurs connaissances en dermatologie.

Comment dès lors auraient-ils pu, de plusieurs maladies confondues en une seule, donner un tableau symptomatique rigoureusement exact ? Pourquoi voudrait-on, alors que toutes les maladies de peau, irréfutablement et indiscutablement individualisées par les anciens aux premières heures de l'histoire, se retrouvent de nos jours avec les mêmes symptômes et la même gravité, que les Grecs, les Romains, les Arabes n'aient point été affligés de cette affection si banale et si courante de nos jours ? Comment expliquerait-on que l'Acare n'ait fait son apparition sur le globe qu'au xix^e siècle seulement et que les anciens aient été à l'abri de son atteinte ?

Il nous faudrait, en matière d'explication, revenir à la théorie de la génération spontanée, depuis si longtemps condamnée, ou bien admettre l'adaptation à la

vie parasitaire de l'acarus, vivant à l'état libre jusque-là ? Cette dernière hypothèse ne mérite pas non plus de retenir notre attention, puisque l'adaptation ne s'acquière que très lentement, et que la maladie était déjà très commune au xii^e siècle ? Il y a donc lieu de supposer que, depuis fort longtemps, l'*Acarus* vivait en parasite.

II. — NATURE ET TRAITEMENT DE LA GALE D'APRÈS LES ANCIENS

Jusque là, les médecins avaient, sans succès d'ailleurs, cherché vainement la cause de la maladie. Si, par le plus grand des hasards, Avenzoar avait découvert l'agent parasite spécifique, se gardait-il bien de lui attribuer le rôle primordial ; et les théories en vogue qui s'efforcèrent d'expliquer la nature de la gale incriminèrent des causes internes.

Hippocrate parle de « phlegme » ; Galien « d'humeur mélancolique » ; d'autres font intervenir les « humeurs viciées » ; d'autres encore admettent « un principe âcre » déposé par le mouvement circulatoire en différents points de l'enveloppe tégumentaire ; tout comme nous verrons tout à l'heure Van Helmont invoquer « un principe fermentescible ».

Au fond toutes ces théories sont identiques et ne diffèrent que par les termes peu précis dont leurs auteurs se sont servis pour masquer leur ignorance. Dans l'esprit de tous, un trouble interne, de nature inconnue, est à la base de la gale, et l'éruption cutanée n'intervient que pour extérioriser, si l'on peut dire, un vice profond

de l'organisme. Ce fut là la théorie dite humorale de toute l'antiquité ; conservée de siècle en siècle malgré les observations contradictoires de quelques naturalistes, elle régna exclusivement jusqu'à une époque assez rapprochée de nous.

En parfait accord avec la théorie, la thérapeutique en usage parmi les gens de l'art avait à remplir deux grandes indications : lutter contre la cause d'abord, contre le symptôme éruptif ensuite.

Avec un vague espoir sans doute de rénover les humeurs viciées de l'organisme, cause essentielle de la maladie, on agissait à l'intérieur à grands renforts de purgations.

Galien insistait sur l'indication rafraîchissante, modérément sur la purgation ; Celse recommandait la surveillance du régime, et Aétius prétendait nourrir ses galeux exclusivement avec la viande de bœuf.

A l'extérieur, et c'était là la médication accessoire, ils utilisaient les préparations sulfureuses ; Celse en particulier recommandait vivement un mélange d'huile de soufre et de poix.

CHAPITRE II

ETUDE DE LA GALE DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

1^{er}. — XVI^e SIÈCLE

Déjà, dès le xvi^e siècle, des naturalistes et des médecins du plus grand mérite signalèrent l'*Acarus* comme cause de la gale, ou du moins ils lui accordèrent une large part dans cette maladie.

Parmi eux, nous pouvons citer Rabelais, Scaliger, Ambroise Paré, Ingrassias et Aldrovande.

Dans la vie de Gargantua et de Pantagruel, Rabelais nous entretient du Ciron de la gale. Parlant de l'origine de Pantagruel il dit : « Qui engendra Enay, qui feut très
« expert en matière d'oster les cirons des mains. »
Puis il fait dire à Panurge : « Mais d'ond me vient ce
« ciron icy entre mes deux doitz ? Cela disoit : tirant
« droict vers Her Trippa, les deux premiers doitz ouuerts
« en forme de deux cornes et fermant au poing tous les
« aultres. »

On ne saurait douter non plus que Scaliger n'ait bien vu l'*Acarus*. « En écrivant sur l'*Acarus* d'Aristote, vous
« l'avez justement comparé avec le *garrapate* .. Les
« Padouans le nomment *pedicello*, les Tauriniens *scirro*,
« et les Gascons, *brigant*. Il est admirable, sa forme est
« globuleuse ; il est si petit qu'on a peine à l'apercevoir...

« Il se loge sous l'épiderme, en sorte qu'il brûle par les
« sillons qu'il creuse. Extrait avec une épingle et placé
« sur l'ongle, il se met peu à peu en mouvement, surtout
« s'il est exposé aux rayons du soleil. En l'écrasant
« entre deux ongles, on entend un petit bruit, et on en
« fait sortir une matière aqueuse, virulente. Ce ricin
« produit de la malpropreté, s'attache à la barbe, aux
« aisselles, à l'aîne »

Ambroise Paré, en quelques lignes qui valent tout un traité, s'exprime ainsi : « Les cirons sont de petits ani-
« maux toujours cachés sous le cuir, sous lequel ils se
« trainent, rampent et se rangent petit à petit, excitant
« une fâcheuse démangeaison et gratelle. »

« Aldrovande remarque que le *pedicello* ou *sciro*
« rampe entre la peau et l'épiderme, qu'il infecte surtout
« les pieds et les mains, se creusant des espèces de
« galeries sinueuses et formant des vésicules non suppu-
« rantes ; que l'on crève ces vésicules : il en sort des
« animaux si petits que pour les apercevoir il faut de
« très bons yeux et une vive lumière. »

Ces observations, si remarquables, restèrent cependant stériles et ne surent intéresser la grande majorité des médecins. Aussi l'Acare fut-il bien vite rejeté dans l'oubli.

C'est ainsi que Van Helmont, dans ses œuvres, nous raconte, avec infiniment d'esprit, comment, à l'âge de dix-huit ans, étant étudiant, il contracta la gale d'une jeune demoiselle. Il appela en consultation deux des plus célèbres médecins de l'université de Louvain et, dans son désir de s'instruire, discuta avec eux son cas et le traitement qui s'imposait.

« Dans son extrême jeunesse, dit Van Helmont, ayant

« été dire adieu à une jeune demoiselle, je lui pris la
« main ignorant que sous le gant qui la recouvrait était
« cachée une gale sèche; d'où il m'arrive, à la suite de ce
« léger contact, de contracter non pas une gale sèche.
« mais bien une gale purulente... En conséquence je
« mandai deux des plus célèbres médecins de notre ville,
« presque satisfait en moi-même, de trouver une occasion
« de m'assurer si mes études techniques s'accordaient
« avec leur pratique. A peine les docteurs eurent-ils
« jeté les yeux sur ma gale qu'ils opinèrent que ce qui
« abondait en moi c'était une bile calcinée, avec un
« phlegme salé, ce qui faisait que la sanguification ne
« s'opérait plus dans le foie avec tempérance et mesure.
« Me voilà aussitôt dans la joie d'apprendre que ce que
« m'avaient appris les livres était confirmé par les
« maîtres les plus experts...

« Et cédant alors à ma curiosité naturelle, je leur
« demandait quelle était cette intempérance du foie qui,
« par un même et seul acte, allumait plus qu'il ne fallait
« de bile jaune et produisait plus qu'il ne fallait de
« pituite; puisque la même source et l'acte d'une même
« signification ne peut donner et engendrer, dans le
« même moment et dans le même viscère, un double
« résultat, et deux résultats aussi disparates, que peut
« l'être la production en abondance d'une bile calcinée
« et brûlée d'un côté, et d'une pituite aqueuse et froide
« de l'autre.

« Mes maîtres, très expérimentés dans leur art, hésitèrent à me répondre; ils ouvrirent deux grands yeux, et, après s'être regardés sans mot dire, le plus jeune me répondit enfin :

« L'intempérance du foie est de nature ignée, aussi ne
« donne-t-elle pas une vraie pituite, mais une pituite
« salée ; or, ajoute-t-il, la température du sel est chaude
« et sèche.

« Mais, repris-je, est-ce que le sel de l'urine vient
« d'une affection morbide du foie et d'une chaleur
« immodérée ? Cependant le jus des viandes non salées
« ne se sale pas en bouillant sur le feu ? Ce sont là des
« questions, se prit à me dire le plus ancien des deux,
« qu'il est permis de poser sur les bancs de l'école, mais
« non à des praticiens pour qui, et dans l'intérêt de leur
« famille, le temps c'est de l'argent. »

« Et ce disant il me demande le nom de ces auteurs
« que j'avais consultés et quel serait le traitement que
« j'en aurais tiré dans l'espèce. Je lui répondis que, pour
« me rafraîchir le sang et me calmer le foie, j'étais
« d'avis qu'on me fit une saignée au bras droit sous la
« céphalique, qu'il fallait ensuite procéder par des
« apozèmes rafraîchissants pour combattre et dissiper
« la bile brûlée, de manière pourtant à combiner les
« incisifs et les évacuants, à cause de la nature seule de
« la pituite.

« Je leur ajoutai, d'après l'autorité de Rondelet, qu'un
« Apozème, composé d'une cinquantaine d'ingrédients,
« m'inspirerait la plus grande confiance pour arriver
« aux deux fins.

« Or, comme les docteurs ignoraient que j'étais fort
« studieux et un intrépide faiseur de notes ; ils m'obli-
« gèrent à prescrire moi-même tout ce qui devait entrer
« dans mon apozème. En conséquence, immédiatement
« après une assez copieuse émission sanguine, opérée

« sur un jeune homme aussi plein de santé que je l'étais,
« je pris trois jours de suite le susdit apozème auquel
« j'ajoutai, le quatrième et le cinquième matin, assez
« de rhubarbe et d'agaric pour que la nature commençât
« à obéir à la voix de la médication et que les deux
« humeurs peccantes fussent entraînées à la suite.

« Les docteurs approuvèrent tout, enchantés et ravis
« de me trouver aussi docile aux ordonnances qu'avide
« de savoir.

« Le soir du cinquième jour, je proposai la tisane de
« fumeterre, etc.

« Le sixième jour j'eus au moins seize selles. Les
« docteurs donnèrent des éloges à la prévoyance avec
« laquelle j'avais si bien préparé mes premières et
« dernières voies. A deux jours de là, voyant que ma
« gale n'avait rien perdu de sa force et de sa malignité,
« je prends le même remède, malgré l'aversion qu'en
« éprouvait mon estomac, et j'en obtins le même résultat.

« Les docteurs disaient que l'âge de dix-huit ans, âge
« plein de force et de vigueur, était porté à la génération
« de la bile, et comme ils voyaient que mon mal ne dimi-
« nuait pas, que je n'en éprouvais pas moins de prurit
« et qu'il n'en paraissait pas moins de nouvelles pustules,
« ils m'ordonnèrent de prendre le même purgatif deux
« jours après.

« Le soir de ce jour, j'en étais arrivé à un état de marasme
« et d'épuisement, tel que mes joues pendaient flasques
« et décolorées, et que ma voix était rauque ; j'avais de
« la peine à descendre du lit, encore plus de peine à
« marcher ; mes genoux ployaient et je ne me soutenais
« plus.

« Voilà ce qui m'était arrivé à moi, plein de santé, pour
« avoir touché une main galeuse. La première fois, en
« me voyant couvert de ces larges amas de pustules
« hideuses et purulentes, je m'en réjouissais, comme
« d'un nouveau sujet d'études, que je portais en moi. Et
« ce n'est que trop tard que je fis la réflexion, qu'avant
« ce traitement, je n'éprouvais rien à l'intérieur ; que
« depuis, au contraire, j'avais perdu l'appétit et la faculté
« de digérer ; que j'y avais gagné une maigreur déses-
« pérante et que la gale ne m'en restait pas moins, avec
« une voix rauque et glapissante de plus.

« Le repentir m'ouvrit les idées, je me portais à mer-
« veille auparavant, me disais-je, sauf la maladie conta-
« gieuse de ma peau, qui m'était venue du dehors. Or de
« rien, il se produit rien, un être corporel ne peut exister
« dans un espace. Je me demandai un peu tard d'où
« m'était venue cette abondance de bile, et où elle se
« tenait auparavant cachée ; car toutes mes veines réu-
« nies, alors même qu'elles n'auraient pas possédé une
« goutte de sang, n'auraient pas pu contenir, dans leur
« capacité, la dixième partie de toutes ces ordures.

« Je savais bien du reste que tant de matières n'avaient
« pu se nicher ni dans ma tête, ni dans ma poitrine, ni
« dans mon abdomen, en supposant même ces cavités
« vides de leurs viscères respectifs.

« Je parvins enfin à conclure de mes calculs, à mon
« grand regret parce que c'était à mes dépens :

« 1° Que le nom de purgation était une imposture ;

« 2° Que la prétention d'éliminer, par la médication,
« telle ou telle humeur était une autre imposture ;

« 3° Que c'était un vrai mensonge que d'assigner pour
« cause à la gale la bile brûlée et la pituite salée ;...

« 4° Que le foie n'était pas complice de la contagion de
« la peau .. vu qu'en trois mois, et à l'aide de simples
« frictions sulfureuses, je me guéris de ma gale....

« — Que la gale est une simple affection de la peau...
« toutes conclusions qui se trouvent conformes aux
« indications de la nature et aux saines notions de la
« philosophie, me portèrent à admettre que la gale des
« écoles n'existait que dans les théorèmes qu'on y pro-
« fessait.

« Je jouissais, me disais-je, de la plénitude de ma santé,
« à l'instant où j'attrapai la gale, je l'attrapai par un
« simple attouchement de mains, dans l'espace d'un
« quart d'heure. Mon foie n'avait pas eu le temps de
« s'échauffer.

« Quant aux pustules galeuses, qui se montrèrent dans
« l'espace de quelques jours, et à une petite distance de
« notre entrevue avec la demoiselle, elles étaient moins
« que la gale elle-même, que le fruit de cette maladie...

« Car dès que l'attouchement a lieu, soit immédiate-
« ment, soit au moyen d'un linge qui en est infecté et
« qu'elle passe de la peau de l'un à l'autre, la gale existe
« et se transmet ; son germe ou son ferment est dans
« la peau qui la gagne ou dans le linge.

« Son embryon est déjà conçu dans la peau de celui
« qui touche la main du malade ; il devient visible en
« se développant. »

2. — XVII^e SIÈCLE

Nous arrivons enfin au début du xvii^e siècle. La théorie humorale, depuis si longtemps acceptée, était toujours très en faveur. Les idées de Sylvius Deleboé triomphaient partout, dominaient la pathologie, et nul ne se fût permis de contredire tant l'autorité de ce maître était incontestée, tant la confiance qu'il inspirait était grande.

Aussi, et malgré qu'on s'en étonne, l'esprit vraiment scientifique et observateur avait, faute de mieux, rallié cette doctrine et se contentait de cette pathogénie. Cette théorie, qui va continuer à régner avec plus ou moins de succès selon les époques, ne s'effondrera que vers le milieu du xix^e siècle ; d'ici là nous la verrons aux prises avec ses adversaires chaque jour plus nombreux : ébranlée, dissociée, presque ruinée par Bonomo, Redi Wichmann, ruinée tout à fait par la thèse de Galès, elle reparaitra après l'imposture, pour sombrer définitivement en 1834 après l'expérience de Renucci.

Mais n'anticipons pas.

Le microscope venait d'être découvert (1619) et, en dépit des susceptibilités médicales surtout, les études microscopiques firent irruption dans le domaine de toutes les sciences. Les premiers instruments, quoique rares et bien imparfaits, allaient par leur puissance servir la sagacité des savants dans leurs investigations et leurs recherches ; ils allaient permettre des examens plus minutieux, plus attentifs des lésions cutanées de la gale ; grâce à eux on allait explorer les sérosités des

pustules et identifier le contenu des vésicules et des trajets sous-épidermiques. Bref, par là où l'on aurait dû commencer, l'étude de la gale allait être bientôt reprise.

Dès 1634, la méthode d'observation méthodique s'affirme féconde et les très nombreux ouvrages qu'elle inspire vont s'échelonner jusqu'en 1834 et s'efforcer, sans grand succès d'ailleurs, d'éclairer l'opinion médicale dans le sens de la vérité.

Le premier ouvrage du siècle où il soit question de l'*Acarus* est le dictionnaire della Crusca, imprimé en 1612 ; on y lit à l'article *Pellicello* : « E un piccolissimo bacolino, il quale si genera a rognosi in pelle, e rodendo cagiona un acutissimo pizzicore. » Remarquons bien cela, attendu que la célèbre lettre de Cestoni a eu pour prétexte ces quelques lignes du dictionnaire della Crusca.

En 1634, un médecin anglais, Th. Mouffet, ramène au grand jour le ciron décrit par Avenzoar et tombé dans l'oubli depuis si longtemps : « Les cirons, dit-il, sont
« les plus petits des animaux connus, ils prennent
« leur origine ou sur le vieux fromage ou sur la cire
« ou sur la peau humaine. Les gens du peuple attaqués
« de la gale les en retirent avec la pointe d'une épingle.
« Les Allemands les appellent « *seuren* » et la manière
« de les prendre « la chasse aux seuren ». Ces animaux
« se trouvent sous l'épiderme, y creusent des galeries
« et occasionnent par là un prurit très incommode. Les
« parties du corps où la peau est la plus fine sont
« celles où ils se multiplient de préférence..... Il faut
« observer que les « *seuren* » ne se trouvent pas dans

« les pustules, mais à côté, car il est de leur nature
« de vivre non loin de l'humeur aqueuse, qui est ras-
« semblée dans la vésicule et la pustule, et de périr
« dès que la vésicule est desséchée et que son liquide
« a été réabsorbé. » Ce dernier détail, que Mouffet nous
révèle pour la première fois, mérite à juste titre d'être
remarqué ; et cela d'autant plus que les auteurs précé-
dents, tout comme ceux qui vont suivre, ont prétendu,
à l'encontre de la vérité, avoir rencontré le Sarcopthe
dans les vésicules galeuses.

Vingt ans plus tard, Hauptmann, le fondateur fameux
de la pathologie animée, confirme cette découverte ; il
publie l'image de l'Insecte dans son travail sur les eaux
du Wolkenstein et signale sa ressemblance extrême avec
un autre petit Insecte habitant les croûtes du vieux fro-
mage et les farines, dénommé pour cette raison la *mite*
de la farine. Haffeuroffer fait des constatations ana-
logues. « Il ne sort jamais et reste toujours caché entre
la peau et l'épiderme. »

Ainsi donc le parasite était connu, et l'on savait le
différencier du Tyroglyphe, son proche parent. Cette
importante acquisition scientifique ne put franchir le
seuil des laboratoires d'histoire naturelle, et ne donnât
lieu à aucun résultat pratique bien entendu.

Plus tard, vers 1664, Giuseppe Laurenzio, médecin et
littérateur italien, écrit dans son dictionnaire intitulé
Amalthea à l'article *Acarus : Vermiculus exiguus, subcu-
taneus, rodens*. Mais le titre de littérateur avait sans doute
effacé celui de médecin, car on ne fit pas plus attention
à cette assertion qu'à l'article des hommes de lettres et
la Crusca, interprètes sans titre des traditions du pays.

Le bon La Fontaine nous montre, à son tour, que le ciron n'est pas inconnu pour lui :

On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges, bleus
Disputer de brillant avec les pierreries
Et de la gale vient le nom de galerie
Bien véritablement et sans plaisanterie.

Un peu plus tard encore, vers 1687, un pharmacien de Livourne, Hyacinthe Cestoni, observait que les femmes de la classe indigente et les galériens de la ville qu'il habitait se servaient d'une épingle pour extirper de leurs vésicules de gale un animalcule très petit, qui « placé sur une plaque de verre se met à courir avec une vitesse extrême ». Cette petite opération s'exécutait avec grande dextérité d'ailleurs, avant la transformation purulente de la pustule ; elle était connue de tous les empiriques, et surtout en usage dans les contrées méridionales. Ce que les médecins ignoraient donc, la tradition l'avait appris à beaucoup de gens ; soient qu'ils n'eussent rien vu ou peut-être pas voulu voir, tant la théorie humorale était ancrée dans les esprits, ils repoussaient systématiquement la leçon de l'empirisme...

Hyacinthe Cestoni, dont la curiosité était vive, serre de plus près la question, étudie soigneusement le ciron et ses rapports avec la gale et écrit à Francesco Redi une lettre à ce sujet.

Les faits qui y sont consignés sont si contraires aux idées classiques que Cestoni s'inspirant d'une prudence excessive se mit à couvert sous le pseudonyme de Cosimo Bonomo se promettant bien d'ailleurs de revendiquer l'honneur de la publication, au cas où elle serait prise en considération. C'est ce qu'il fit treize ans plus tard.

Dans son étude, l'auteur montre le siège du parasite, selon lui on peut extraire l'acarus des petites pustules avant la transformation purulente de celles-ci, et il en a vu dans « presque toutes les pustules aqueuses » ; puis examinant microscopiquement le petit parasite, il lui trouve beaucoup de vivacité dans les mouvements, lui compte six pattes et observe une tête pointue, armée de deux petites cornes ou antennes à l'extrémité du museau ; tandis qu'il le dessinait, il vit « sortit de la partie postérieure de l'animal, un petit œuf blanc, à peine visible et presque transparent ; il était de figure oblongue comme un pigeon... »

Ayant ainsi découvert la ponte, Cestoni décrit le mâle et la femelle, figure cette dernière ; et nous explique la gale : « La gale n'est autre chose que l'effet de la mor-
« sure prurigineuse et constante faite sous la peau de
« notre corps par les petits *bacolinli* (cirons)... d'où il
« arrive que la lymphe ou la sérosité venant à transsuder
« par cette petite ouverture de la peau pour y former
« cette ampoule de liquide, et ces petits cirons continuant leur érosion accoutumée, le malade est forcé de
« se gratter et faire empirer le mal et le prurit en se
« grattant ; ajoutant ainsi à l'œuvre incommode et importune du ciron et crevant non seulement les ampoules
« pleines d'eau, mais encore les vaisseaux gorgés de
« sang, ce qui détermine des pustules, éruptions papuleuses, des croûtes et autres produits dégoûtants... »

Plus loin, il nous explique l'extrême contagiosité de la maladie par le passage d'un animal d'un individu à l'autre, soit à la suite d'un contact, soit véhiculé par un objet usuel ou du linge : « Les cirons passent aisément

« d'un corps à un autre par le seul contact de ces corps ;
« car ces petits animaux ayant une extrême agilité,
« et n'étant pas tous continuellement occupés à se
« creuser des passages sous l'épiderme, ils s'en trouvent
« quelques-uns sur la superficie de la peau, et ils sont
« très prompts à s'attacher à la première personne qui
« se présente, et, en quelque petit nombre qu'ils aient
« été reçus, ils se multiplient prodigieusement en pon-
« dant des œufs. Il ne faut pas s'étonner de ce que la
« gale se communique par le moyen des linges et autres
« hardes qui ont servi aux personnes galeuses ; car il
« peut y rester quelques cirons. Ils vivent même hors
« du corps jusqu'à deux ou trois jours, comme j'ai eu
« lieu de m'en assurer plusieurs fois par l'observation.
« On comprend aisément comment la gale se guérit par
« les lessives, les bains, les onguents composés de sels,
« de soufre, de vitriol, de mercure simple, précipité,
« sublimé, et d'autres semblables drogues corrosives et
« pénétrantes ; car ces drogues s'insinuent dans les
« cavités les plus profondes, dans les labyrinthes les
« plus reculés de la peau et y tuent infailliblement les
« cirons... *Les médicaments internes, ceux que les médecins*
« *donnent aux galeux par la bouche, ne servent absolument*
« *à rien et ne sont bons à proprement parler qu'à engraisser*
« *les charlatans.* » On ne peut s'empêcher aujourd'hui
d'admirer sans réserves cet excellent travail resté exact
dans ses grandes lignes, et d'autant plus intéressant
que l'acarien du fromage et celui de la gale ont été repré-
sentés comparativement et d'une manière suffisante,
afin d'éviter désormais la confusion. Sans doute, Cestoni
n'a pas tout vu, ses affirmations sont parfois erronées,

ne prétend-il pas que l'acare se rencontre dans la pustule ? et combien d'autres de ses assertions sont en complète opposition avec ce que l'observation démontre ! Aussi beaucoup d'auteurs contemporains, qui l'ont jugé sévèrement, seraient tentés de l'accuser de supercherie, si, par ailleurs, Cestoni n'avait donné de l'acare quelques détails véridiques qui prouvent qu'il l'a réellement connu. Nous accorderons cependant à Cestoni d'avoir compris comment l'humeur mélancolique selon Galien, l'altération du sang selon Avicenne, le principe fermentescible selon Van Helmont, n'étaient pour rien dans la production de la gale et d'avoir mis en lumière, pour la première fois, le rôle prépondérant du petit parasite.

Ainsi donc, à la fin de ce xviii^e siècle, tous les termes du problème ont été abordés successivement et élucidés. Tout a été dit sur la nature et le traitement de la gale et cependant personne ou presque ne fera sienne la théorie entomologique qui venait d'éclore.

En butte avec des préjugés sans nombre, la nouvelle doctrine ne pouvait triompher que par la ruine de ceux-ci ; il faudra encore des expériences, des discussions, des travaux sans nombre pour écarter définitivement les idées de Sylvius Deleboe et imposer la vérité.

Il faudra, pour plaider cette cause, toute l'autorité de nos plus grands savants avant que les médecins, enfin intéressés à la question, soient bien convaincus.

Le xviii^e siècle n'y suffira pas.

3. — XVIII^e SIÈCLE

A défaut de conviction, un vif sentiment de curiosité s'empare des savants et parmi eux les naturalistes surtout. Chose naturelle si l'on pense que Cestoni, Redi, leur ont signalé une lacune dans leurs connaissances : à savoir l'existence d'un ciron qu'ils ne soupçonnaient même pas. Aussi paraissent-ils très pressés de vérifier.

Dès 1703, Richard Mead, puis Baker, publient une image du ciron, c'est la reproduction servile de celle que vingt ans plus tôt Bonomo avait esquisé au prix de laborieux efforts.

Ce dessin, heureusement sans prétention, est loin d'être d'une exactitude parfaite ; malgré son incorrection, on y décèle aujourd'hui, par comparaison, combien l'observation de ces savants fut tenace, suivie et méthodique.

Déjà Bonani, en 1691, avait publié la description et la figure d'un insecte que le père Baldigiani lui écrivait avoir trouvé dans un bouton survenu au visage d'un élève du collège des Jésuites de Rome. Cette figure fut identifiée par comparaison avec celle de Bonomo à laquelle elle ressemblait point par point.

A de rares exceptions près, nous en verrons par la suite, toutes ces observations sont faites à l'étranger et dans les pays méridionaux. Les observateurs du nord, Schwammerdam, Réaumur, Leuwenhœk, soient qu'ils aient manqué d'habileté et de patience, soient plutôt qu'ils n'aient eu qu'un champ d'expérience extrêmement restreint, si l'on considère la distribution géographique

de l'affection s'étendant presque exclusivement aux contrées méridionales, ne paraissent pas avoir vu et connu le parasite de la gale. Rien dans leurs écrits ne nous autorise à le penser bien que Schwammerdam nous ait laissé de la mite de la farine une étude approfondie et documentée, fort intéressante.

L'école suédoise, jusque là au travail et silencieuse, vient, en 1757, prendre position dans le débat ; elle se fait le défenseur ardent des découvertes de Bonomo.

Linné, naturaliste distingué, indique, le premier, les caractères d'après lesquels on peut reconnaître les Insectes, et par lui l'Insecte parasite est rangé dans la classe des Aptères (*Aptera*) et dans le genre des Cirons (*Acarus*). Il l'appelle *Acarus subcutaneus*, puis *Acarus scabiei*. « Il est, dit-il, très petit, à peine de la grosseur
« d'une lente, de forme arrondie, sa tête n'est presque
« pas visible, la bouche et les pattes sont rousses ou
« jaunâtres, le ventre est ovale, de couleur aqueuse,
« garni sur le dos d'une double ligne en croissant ou de
« deux lignes brunes. » A cette description analytique quelque peu imprécise, Linné joint quelques détails véridiques sur les mœurs du parasite et s'exprime très nettement : « Il fait sa demeure sous la peau humaine,
« où il cause la gale... Dès qu'il a produit une vésicule,
« il s'éloigne un peu en suivant les rides de la peau ; il
« s'arrête de nouveau et fait reparaitre la démangeaison.
« Un observateur attentif peut le découvrir à l'œil nu
« sous l'épiderme et il est facile de l'ôter avec une
« épingle. Quand on le place sur l'ongle il ne se remue
« presque pas d'abord, mais si on le réchauffe avec
« l'haleine, il se met à courir avec une vitesse extrême. »

Entre temps, Nyander montre que le sillon est l'habitat du parasite.

Tout cela est très exact, mais Linné ayant cru trouver une ressemblance entre l'*Acarus scabiei* et le Tyroglyphe les réunit comme variétés de la même espèce, ne leur reconnaissant pas leur individualité spécifique, acquise depuis les travaux de Cestoni et de Redi.

Cette erreur, sur laquelle le grand naturaliste ne revint pas, fut corrigée plus tard par Geoffroy dans son *Histoire des Insectes*, puis par de Geer, auquel la différence n'échappe point, et qui, à son tour, figure avec vérité les deux Acariens, ne laissant plus de doute sur la différence générique des deux cirons (Mémoire pour servir à l'histoire des insectes, tome 7).

Malgré toutes ces recherches fructueuses, qui viennent confirmer les conclusions de Rédi, Linné ne parvient pas, malgré l'autorité de son nom, à fixer l'attention sur le rôle de l'*Acarus scabiei*. L'immense majorité des médecins s'obstine toujours à considérer la gale comme dérivant d'une cause interne, comme une éruption qu'il n'est pas toujours prudent de combattre, comme un vice quelquefois très profond et presque impossible à déraciner.

Sans se soucier de l'indifférence presque générale, d'autres témoignages viendront encourager les chercheurs et renforcer la nouvelle doctrine.

Wichmann, médecin de Hanovre, fait paraître, en 1790, un important mémoire où, de main de maître, la doctrine entomologique de la gale est exposée ; il ruine la vieille pathologie psorique et s'efforce de débarrasser la science des préjugés qui l'encombre pour la ramener

aux seuls principes que l'observation sanctionne. Son œuvre est considérable et il est étrange qu'au milieu des débats deux fois renouvelés chez nous sur l'existence ou la non existence de l'Acare, sur son rôle dans la production de la gale, sur toutes les questions relatives à cette affection, son nom ait à peine été prononcé.

Quoi qu'il en soit, Wichmann, qui n'a guère laissé à ses successeurs autre chose à faire qu'à confirmer ses observations, nous a laissé du Ciron une description qui n'a pas été dépassée.

Il fait dessiner et graver au burin l'*Acarus exulcerans* ; ce Ciron n'a pas le corps oblong comme la mite de la farine, il est rond et vu de dos ressemble à la tortue ; ses pattes, plus courtes et plus grosses, sont placées beaucoup plus près de la tête que chez les autres Cirons.

Goeze, entomologiste allemand, connu pour son habileté dans les travaux de ce genre, vérifie et confirme les idées de Wichmann, tandis que le professeur Hecker d'Erfurt s'inocule la gale et fait remarquer que les vésicules seules sont produites par l'Acare, non les pustules.

Mais les facultés françaises jetèrent l'interdit, comme autant d'hérésies, sur toutes ces questions d'histoire naturelle nosologique que Paullini, Hauptmann, Kircher, etc... s'efforçaient d'introduire dans la science par la voie des *Ephémérides des curieux de la nature*.

4. — XIX^e SIÈCLE

Et nous arrivons ainsi sensiblement au début du XIX^e siècle. Tous les savants naturalistes, pour la plupart, qui ont, au cours du siècle précédent, entretenu l'opinion médicale d'un Ciron particulier à la gale, voient se créer un peu partout un mouvement de vive curiosité.

La science, il est vrai, commence à se traiter d'une façon plus systématique ; on fait du microscope un usage plus savant et à l'hypothèse on préfère l'observation. Jusque là, en effet, les savants, pour masquer leur ignorance, ont cherché dans l'hypothèse l'explication de certaines maladies. Les théories ainsi édifiées, transmises de génération en génération, sont devenues à la longue de véritables croyances. Des termes abstraits ont été pris ainsi pour des réalités et de ce jargon scientifique de médecine humorale et populaire sont nés des milliers de volumes ; toujours avidement accueillis par une crédulité confiante.

Ces faux dehors de la science médicale, que Pline, Montaigne, Rousseau, Molière ont raillé tour à tour, ont été la source la plus puissante d'erreurs et de faux raisonnements, la barrière solide opposée à tout progrès. Quelle stérile profusion d'écrits, depuis Galien jusqu'à nous, sur les désordres produits par la bile, le sang, l'astrabile... que de théories vaines !

Rendons ici hommage au génie observateur d'Hippocrate qui, depuis plus de vingt siècles, a ouvert la vraie carrière de l'observation ; il nous a parlé avec autant de

vérité que de laconisme, s'abstenant de toute théorie, de toute explication frivole. Méthode si digne d'être suivie, si rarement prise pour modèle !

Il nous faut arriver au XIX^e siècle pour voir s'accomplir enfin cette heureuse évolution de l'esprit scientifique qui eut tant gagné à être plus précoce.

En 1807, Pinel, dans sa *Nosographie Philosophique*, affirme avec raison que la recherche de la vérité en médecine est assujettie aux mêmes principes que les sciences naturelles, et il ajoute avec beaucoup de logique : « On doit reconnaître la nécessité d'une « méthode, pour épargner au médecin judicieux incertitudes et perplexités, au téméraire un parti pris au « hasard, une décision précipitée, au malade le danger « d'une méprise. »

Par ailleurs la thérapeutique décevante, jusque là appliquée à la gale, semblait une condamnation de la théorie humorale ; on agissait toujours à grands renforts de purgations sans jamais s'en lasser, jamais non plus on n'obtenait la « régénération des humeurs viciées ». Il fallait donc trouver autre chose, fut-ce seulement pour le prestige de la science. Aussi la théorie d'un parasitisme externe plus facile à combattre était séduisante et ne demandait qu'à se répandre pourvu qu'elle fut prouvée conforme à la réalité. Qu'à tous les indifférents et incrédules de la veille, on put montrer les preuves indiscutables du parasitisme, et ils accepteraient volontiers ces nouvelles notions.

En France, les échecs subis dans la recherche de l'acare, loin d'interdire les espérances, stimulaient les chercheurs, qui chaque jour se faisaient plus nombreux.

Dès 1806, une scission se fait dans l'opinion ; Latreille et Pinel admettent le parasite sans l'avoir jamais vu, tandis qu'Alibert, un moment ébranlé et séduit, reste sur ses positions.

Pinel toutefois n'accorde à l'*Acarus* que le prurit insupportable de l'affection et nie son rôle incontestable dans la transmission de la maladie. Latreille, d'après les dessins de Cestoni et de de Geer, compose son genre *Sarcoptes* pour englober l'Acare dans sa classification. Il le décrit comme l'ont fait ses prédécesseurs et ajoute quelques caractères de la bouche que nul n'avait encore ni vue ni figurée... et Latreille moins que personne.

Telle était donc la disposition d'esprit vers 1810. Elle était toute de confiance ne demandant qu'à accepter favorablement les conclusions de Redi, Cestoni, Wichmann..., lorsque un médecin gascon annonça au monde scientifique qu'il venait enfin de réunir les preuves convaincantes de la nature parasitaire de la gale : il avait retrouvé le fameux Ciron.

En 1812, un élève de l'hôpital Saint-Louis, originaire des bords de la Garonne et nommé Galès, vint un jour tout perplexe trouver Alibert dans son cabinet : il ne savait quel sujet il allait aborder pour son travail inaugural. « Composez le donc sur la gale, lui répond plaisamment Alibert, vous y avez des droits par votre nom. »

Sans plus tarder, Galès se met à l'œuvre et commence la série de ses observations dès le 26 mai 1812. Il les continue journellement profitant des facilités de son séjour à l'hôpital Saint-Louis où les galeux sont légion. Un excellent microscope de laboratoire est même mis

gracieusement à sa disposition par les bons soins de l'hôpital. Le succès de ses recherches s'affirme extraordinaire et ne se fait pas attendre longtemps. Le fameux Ciron, que tant d'observateurs distingués et consciencieux s'étaient efforcés de découvrir, sans jamais y parvenir, fut mis au grand jour à la première séance « en vérifiant, dit Galès, l'observation de Linné et de de Geer ».

Comme bien on pense, le bruit de la découverte se répandit très vite ; toutes les célébrités de l'Institut et de la Faculté de Médecine accourent à l'hôpital Saint-Louis pour contempler, ne fut-ce qu'un instant, le fugitif parasite, qui, depuis si longtemps, défrayait la chronique. Leroux, Bosc, Alibert, Pelletan, Latreille.. se penchent successivement sur l'objectif et arrêtent leur regard extasié sur le pauvre Ciron captif. Plus que tout autre, Latreille est vivement intéressé, cela se conçoit, car cet animal, qu'il voit pour la première fois, il l'a déjà décrit dans ses ouvrages classiques ! Galès fut félicité comme il convient.... et ces messieurs se sentirent tellement en confiance, que pour ne rien perdre des secrets qu'on n'allait pas manquer de tirer à l'Acare, ils n'hésitèrent pas un seul instant à sacrifier leurs occupations habituelles, pour assister aux expériences de Galès. Aussi c'est devant cet éminent auditoire, composé des plus hauts dignitaires de la science, que Galès, le prenant à témoin, allait pousser plus avant l'étude du Ciron. Reportons-nous maintenant à la thèse de Galès, analysons là, et voyons un peu la technique à nous enseignée, pour la mise en évidence de l'Acare. Nous ne pouvons mieux faire que de repro-

duire in extenso, l'article consacré à ce sujet : « Muni
« d'un bon microscope, je commençai mes observations
« le 26 mai 1812 et je les ai continuées journellement,
« profitant de la facilité de mon séjour à Saint-Louis.
« Dès le premier jour, je vérifie l'observation de Linné
« et de de Geer. Je plaçai sous le microscope dans un
« verre de montre une goutte d'eau distillée et dans
« laquelle je m'assurai au préalable qu'il n'y avait
« aucun animalcule visible, puis je delayai dans cette
« eau, avec la pointe d'une lancette, le fluide exprimé
« d'un bouton de gale que je venais d'ouvrir ; mais ce
« fut en vain que je scrutai de l'œil le plus attentif
« toute l'étendue de la liqueur ; pendant plus de dix
« minutes je n'y pus découvrir que des ombres informes
« et dont aucune ne ressemblait à quelque chose
« d'animé.

« Le même petit appareil préparé dans deux autres
« verres ne m'offrit rien de plus. J'allais terminer la
« séance, presque rebuté de mon peu de succès, quand
« l'idée me vint de remettre sous le microscope et
« d'examiner à nouveau le fluide contenu dans le premier
« verre qui était exposé à la chaleur du soleil. Je fus
« alors agréablement surpris de voir un insecte vivant,
« qui remuait vivement les pattes, cherchait à se dégager
« de l'espèce de vase où il était embourbé et qui, bientôt
« parvenu dans la partie limpide de la liqueur, montra
« si distinctement toutes ses formes qu'un des témoins
« de l'observation en dessina sur le champ la figure d'une
« manière très ressemblante. Je présume que, paralysé
« par la fraîcheur de l'eau, le petit animal n'avait pu
« d'abord faire aucun mouvement pour sortir de la

« matière purulente où il se trouvait plongé et qu'il
« n'avait eu besoin pour cela que d'être ranimé par la
« chaleur. Dès ce moment j'ai eu soin de faire tiédire de
« 20° à 24° l'eau dont je me sers dans mes expériences.

« L'usage de l'eau ainsi tiédie est presque toujours
« nécessaire sans considérer si le fluide exprimé du
« bouton qu'on explore est tout à fait limpide ou plus ou
« moins purulent, car la température atmosphérique est
« presque toujours de beaucoup plus élevée que celle dans
« laquelle l'insecte vit habituellement sous l'épiderme.

« Une autre précaution à prendre pour trouver plus
« sûrement l'insecte est d'explorer préférablement les
« plus petits boutons, ceux dont la sérosité est la plus
« limpide et qui sont le siège de la démangeaison la plus
« vive. L'insecte s'éloigne de la vésicule peu de temps
« après l'avoir produite, il faut le surprendre avant sa
« retraite. Ce moment du premier développement des
« boutons est difficile à saisir, il a lieu le plus souvent
« pendant la nuit ; l'irritation extrême du derme et l'ac-
« tion des ongles avec lesquels les galeux s'écorchent
« en cédant au besoin irrésistible de se gratter font
« passer rapidement les pustules de l'état séreux à l'état
« purulent ou croûteux. J'ai pourtant rencontré nombre
« de fois de ces insectes vivants dans les pustules tout
« à fait purulentes et même dans des croûtes galeuses,
« quand le dessous était encore humide ; pulvérisées,
« elles ne présentent, le plus souvent, que l'image d'une
« agglomération de cadavres d'insectes dont la forme
« quelquefois est encore aisée à reconnaître. Le nombre
« des individus cirons vivants que j'ai observés jusqu'à
« ce jour monte à beaucoup plus de trois cents.

« Tous m'ont offert la même forme, à la grosseur près,
« et à l'exception du nombre de pattes, qui est tantôt de
« six, tantôt de huit. J'aurais été tenté de prendre cette
« dernière différence pour un indice de la différence de
« sexe, si les observations de Leuwenhoek sur d'autres
« espèces, confirmées depuis par de Geer, ne m'eussent
« appris que cette augmentation du nombre des pattes
« dépendait du plus grand développement de l'individu.

« Ce n'est qu'après en avoir observé 183 que j'ai com-
« mencé à en rencontrer dans cet état de parfait accrois-
« sement. La différence de grosseur entre le petit ciron et
« l'adulte est frappante. J'en ai vu un et un seul à neuf
« pattes bien distinctes, ce que je regarde comme une
« monstruosité. »

La thèse de Galès eut naturellement un succès énorme ; dès lors elle fit loi en la matière ; aussi plus de dissidents parmi les savants, tous ralliés, pour le moment du moins, à la doctrine si brillamment défendue.

Le doute ne semble donc plus permis et cela d'autant plus que les hautes compétences médicales étaient là pour témoigner et affirmer la rigoureuse exactitude des expériences de Galès. Le Sarcopte devient donc ce qu'il y a de plus classique ; on convie Meunier, le premier peintre du Muséum d'histoire naturelle, à venir mettre un talent, si justement apprécié, au service de la science, et celui-ci accourt pour fixer sur la toile les traits caractéristiques du petit Acarien.

Tous les ouvrages qui se disent classiques reproduisent cette image, et Alibert, dans son *Traité des maladies de la peau*, expose tout au long les idées neuves de Galès et fait siennes ses conclusions ; il apporte la

même assurance convaincue dans les leçons magistrales qu'à l'hôpital Saint-Louis, il consacre à l'étude de la gale. Et cependant les observateurs qui cherchent par eux-mêmes à satisfaire leur curiosité et à vérifier les assertions de Galès n'ont pas le même succès que ce dernier, en ce qui concerne la découverte de l'Acare. Ils ont beau s'ingénier à suivre la « technique » telle que Galès l'a enseignée, ils ne parviennent pas à isoler des pustules l'insaisissable Sarcopte. Seul, Galès semble avoir le privilège de découvrir l'Insecte dans le champ de son microscope ; il suffit que son doigt, véritable baguette magique, se prête à l'expérience pour qu'aus-sitôt le petit animal, soudain docile, vienne malicieusement se prêter à l'examen des curieux. Les choses se passent ainsi jusque vers 1829, bien que des esprits sérieux, intrigués par les mœurs étranges du parasite, dont tout le monde parle et que personne ne voit, recommencent à douter.

Lugol fait partie de ceux-ci et jugeant que l'on s'est assez moqué de lui, nie formellement l'existence du Sarcopte de Galès. Dès lors s'engage, dans les colonnes de la *Lancette française*, entre les partisans et les adversaires du Ciron, une ardente polémique.

Dans une lettre, qui parut le 25 juillet 1829, Arnal, interne à l'hôpital Saint-Louis et élève de Lugol, nous fait le compte rendu fidèle d'une leçon d'Alibert sur la gale, puis, exposant nettement à ce sujet l'opinion de son maître Lugol, il lance, au nom de ce dernier, en matière de défi, le fameux pari de donner cent écus à qui lui prouvera d'une manière indiscutable que ce Sarcopte n'est pas une vision de l'esprit et qu'il existe réellement.

Nous ne pouvons manquer de citer cette lettre si intéressante et si instructive :

« Alibert s'est déclaré le partisan du Ciron, sans res-
« triction aucune. La cause de l'insecte mystérieux a été
« instruite et son spirituel avocat semble avoir à jamais
« établi sa naturalisation dans l'histoire naturelle, d'où
« l'avaient chassé impitoyablement quelques esprits
« réfractaires à la conviction. Rien n'a été négligé pour
« prouver l'existence du célèbre *acarus*. Avenzoar,
« Thomas, Mouffet, Hauptmann, Redi le *vir summus*,
« Cestoni, le véridique Morgagni, toute l'antiquité
« savante en un mot, a été interpellée et a proclamé par
« la bouche de M. Alibert la présence du ciron dans le
« vésicule psorique ; mais ce n'est pas tout, le témoi-
« gnage des savants modernes a été aussi invoqué
« et les Latreille, les Cuvier, les Duménil, les Geoffroy,
« les Saint-Hilaire, les Olivier, les Bosc sont venus tour
« à tour protester en faveur du sarcopte. Enfin le
« cironien en chef M. Galès a terminé cette longue liste
« des noms illustres et a payé son contingent d'obser-
« vations microscopiques. Qui aurait osé après cela
« élever le plus léger doute à ce sujet ? Qui ne se serait
« respectueusement incliné devant cette phalange
« imposante d'auteurs à jamais célèbres, et n'aurait
« tenu pour vu l'invisible entozoaire ?

Que peut-on répondre en effet à celui qui vous dit
« l'avoir vu avec ses lunettes ? A celui qui l'a bien
« reconnu à l'œil nu ? Comment ne pas croire cet autre
« qui vous dit l'avoir suivi à la loupe dans ses prome-
« nades sous la membrane dermique ?

« Que dire à M. Galès, qui, un beau jour, le prend déli-

« catement par une de ses nombreuses pattes, l'appliqué
« sur sa main et qui sent bien le lendemain matin que
« l'insecte s'est creusé un petit appartement complet
« dans l'épaisseur de sa peau. Mais il y a mieux encore
« et le même M. Galès ne l'a-t-il pas vu s'accoupler,
« n'a-t-il pas compté ses pattes, n'a-t-il pas distingué le
« mâle de la femelle, n'a-t-il pas même décrit ses
« mœurs ?

« Tout cela est, à vrai dire, un véritable tour de force,
« mais qu'importe : malheur aux incrédules. Le triom-
« phe était complet, on avait applaudi le professeur à
« l'improvisation brillante et les auditeurs allaient partir
« pleins de confiance en l'existence du ciron qu'ils
« n'avaient cependant pas vu, quand un groupe nom-
« breux entoure M. Lugol qui était présent à la séance ;
« on l'interroge, on lui oppose les arguments qu'il vient
« d'entendre, mais rien ne l'ébranle, il reste incrédule
« et nie formellement l'existence du sarcopte ; il dit
« l'avoir cherché inutilement, à l'aide des meilleurs
« microscopes, à diverses époques, sur trois à quatre
« cents malades. M. Bielt n'a pas été plus heureux.

« Que penser donc de ce conflit d'opinions contraires ?
« Le meilleur moyen de combattre le scepticisme de
« M. Lugol était sans doute de lui faire voir l'objet en
« litige ; c'est ce que s'est promis M. Patrix. Je veux
« bien croire que ce dernier, comme il le dit lui-même,
« l'a vu, ce qui s'appelle vu ; il faut convenir que la
« tâche n'est pas facile. M. Lugol, en effet, semble peu
« disposé à y voir des yeux de la foi et une telle dispo-
« sition ne conviendra pas sans doute trop à M. Patrix.
« En attendant, Lugol propose un prix de cent écus à

« l'élève qui lui démontrera d'une manière irrécusable
« l'existence du sarcopte. »

Patricx avait assisté à la leçon d'Alibert sur l'invitation de ce dernier ; « il nous sera très précieux, disait celui-ci. d'avoir dans cette séance un témoin oculaire des expériences qui furent faites par M. Galès et qui, de plus, a coopéré à ces expériences... » Ainsi mis en cause, Patricx répond à l'ironie d'Arnal par des affirmations où s'étale toute sa bonne foi ; sa réponse est un long plaidoyer en faveur du Ciron, dont l'existence ne saurait être contestée. Il ne peut comprendre à ce sujet le doute de ses adversaires ; pour lui leur obstination tient de celle de l'âne de Buridan, et il envisage puérile la discussion qui vient de s'amorcer, car,... avec la persévérance que lui donne son incrédulité et l'assurance qui résulte de sa conviction, il est probable que cette discussion ne trouverait un terme que le jour où vous nous prierez l'un et l'autre de ne plus vous adresser d'articles... (lettre adressée au directeur de *la Lancette*).

Toutes ces belles paroles n'apportèrent point la clef du mystère, et les observateurs rentrèrent à nouveau dans leur cabinet pour chercher dans le silence.

C'est vers cette époque que Raspail, qui n'ignorait point les travaux de ses prédécesseurs, entreprend l'étude de la gale. La question a été tant débattue que l'écho des discussions stériles est venu jusqu'à lui. Etudiant le problème, il s'en passionne et, bien résolu à l'éclaircir, il va s'efforcer d'observer, de voir juste et de pénétrer le troublant mystère dont s'enveloppe l'Acare. Tout d'abord, il examine soigneusement au microscope le produit de pustules galeuses que Meynier, jeune

chirurgien de la marine, lui apporte à son laboratoire. Il multiplie ses observations sur plus de deux cents cas sans jamais rencontrer le Ciron. Devant cet échec, et convaincu désormais de l'inutilité de poursuivre des recherches vouées à l'insuccès, il reprend l'image de l'Acare de M. Galès et l'analyse dans le détail. Tout de suite il est frappé de son extrême ressemblance avec un petit Insecte, déjà figuré par de Geer et appelé indifféremment la Mite de la farine ou Tyroglyphe. Dès lors, Raspail est persuadé de la mystification ; pour lui, Galès s'est moqué des savants en leur montrant dans les vésicules de gale ce petit animal qui, est-il besoin de l'ajouter, n'a rien à voir dans le sujet qui nous occupe. Au lieu de dévoiler simplement la supercherie, il se promet sans plus tarder, pour mieux frapper l'imagination et la mieux convaincre, de la renouveler avec le concours de Meynier. Arnal nous fait, dans les colonnes de la *Lancette Française*, le récit très humoristique de cette comédie ; écoutons-le : « MM. Raspail et Meynier ont « cherché, mais cherché au point d'en avoir des étour- « dissements ; jamais certainement on n'a poursuivi la « découverte de la pierre philosophale avec autant de « zèle que ces messieurs en ont mis à celle du ciron. « Mais qu'est-il résulté de semblables efforts ? Rien, « absolument rien ; je me trompe cependant, car ils « avaient gagné une bonne céphalalgie. Voilà donc ce « qui attend les incrédules ; qu'on dise encore que la foi « ne sert à rien ! Néanmoins ces messieurs ne s'en sont « pas tenus là.

« M. Meynier vint, en effet, dernièrement à l'hôpital « Saint-Louis en m'annonçant qu'il avait sa poche pleine

« de cirons. Vous sentez combien j'en ai été confus ;
« je me repentai déjà de la guerre imprudente que
« j'avais faite aux pauvres acarus et je me disposais à
« une réparation d'honneur quand l'obligeant M. Meynier
« me confia un secret que je vous dirai tout à l'heure ;
« qu'il vous suffise de savoir pour le moment que nous
« convinmes de prendre jour pour démontrer, dans la
« pustule et la vésicule de gale, ce que d'habiles natura-
« listes y avaient si bien vu. Je vous avoue que je m'en
« suis voulu pour avoir suivi le procédé ordinaire qui ne
« donnait que du doute. Combien celui de M. Meynier
« était plus simple, plus ingénieux, et surtout combien
« il était plus certain. vous allez en juger vous-mêmes.

« Le jour fixé pour la démonstration arrive, c'était
« jeudi, après la leçon de M. Lugol. Le microscope est
« dressé devant une foule de curieux, avides de voir, ce
« que l'on avait eu l'audace d'appeler invisible. Quelques
« vésicules de gale sont ouvertes, et le liquide recueilli
« est placé au foyer de l'instrument *Mirabile visu* !.....
« Une pépinière de cirons vient frapper nos yeux ; ils
« s'agitent, ils se roulent, ils se battent... C'était magni-
« fique... Que n'étiez vous là, Monsieur le rédacteur,
« je vous assure qu'il ne vous serait pas resté la moindre
« velléité de doute. Il fallait voir, tous les assistants se
« regardaient avec étonnement : oh, c'est bien cela
« disait l'un ; voilà bien les six pattes de celui de
« M. Galès disait l'autre ; quels longs poils ils traînent à
« la queue, qu'il avait bien raison ce Monsieur Patrix de
« vanter leur brillant coloris, s'écriaient-ils tous
« ensemble. » Enfin M. Cloquet disait à son tour : « C'est

« bien lui, je l'ai vu vingt fois dans ma vie, c'est bien lui
« à n'en pas douter et Lugol a perdu son pari. »

« Cependant on demande de nouvelles épreuves, le
« complaisant M. Meynier leur en montre encore un
« grand nombre qu'il prend toujours au sein des vési-
« cules, et chacune de celles-ci semble être un nid de
« cirons que rien ne peut épuiser. Enfin il a été prouvé
« par tous les assistants que la gale est due à la présence
« du sarcopte. Malheur à celui qui aurait voulu dire le
« contraire tant l'enthousiasme était général ; il aurait
« été singulièrement tancé. Ce qu'il y a d'important à
« noter, c'est que des hommes du plus haut mérite qui
« assistaient à la démonstration assuraient que ces
« animalcules ressemblaient parfaitement à ceux que
« M. Galès leur fit voir en 1812. Maintenant que le tableau
« est vu, reste à en donner l'explication, elle est assez
« plaisante.

« Meynier avait eu la précaution de mettre dans sa
« poche des débris de fromage réduits en poudre presque
« impalpable ; ces débris contenaient des milliards de
« mites plus invisibles encore. Le doigt, plongé dans la
« poche, en sortait chargé d'un nombre variable et il
« suffisait ensuite de l'appliquer légèrement sur la vési-
« cule qu'on allait ouvrir pour en déposer par douzaines.
« Cela étant fait avec adresse, la vésicule était rompue
« et le liquide recueilli avec les mites que l'on venait d'y
« placer. Le microscope prouvait ensuite que la tricherie
« avait réussi, voilà tout le secret.

« Après avoir induit en erreur, nous devions cette
« explication qui désabusera ; nous espérons que la
« petite supercherie sera pardonnée car nous l'avons

« faite dans l'intérêt de la science. Elle mettra désor-
« mais en garde contre ceux qui seraient tentés de
« profiter de semblables moyens, dans un but moins
« louable que le nôtre. Il est important dans tout ceci
« de ne pas perdre de vue que le prétendu ciron que
« nous avons fait voir ressemble identiquement à celui
« que M. Galès a fait peindre. Cette coïncidence est assez
« singulière, l'expliquera qui voudra. Il faut dire aussi
« qu'un des rudes champions de l'acare avait été invité
« à la séance, mais il a senti l'odeur du fromage et il
« n'est pas venu. »

A la grave accusation soutenue par MM. Raspail et Meynier, Galès fait la sourde oreille. Il n'avait sans doute que de bonnes raisons... pour être aussi discret...

A la faveur de sa découverte, Galès avait, en effet, connu la gloire et les honneurs ; depuis il avait fondé un établissement pour le traitement des galeux et sa grande renommée l'avait fait très rapidement prospérer. Dès lors, il s'enferma dans un mutisme dont personne, paraît-il, ne put le faire sortir.

Ce fut son ami Patrix, qu'il avait dupé comme tous, qui se chargeât de la défense ; il avait en cela un certain intérêt, lui qui est cité dans la thèse de Galès comme ayant dessiné l'insecte trouvé en 1812.

Les savants, qui avaient vainement cherché le Sarcophte, se crurent autorisés à demander de nouvelles études ; c'est pour répondre à ce vœu, pour satisfaire ce besoin de la science que l'on obtint de l'administration des hôpitaux qu'elle mit à la disposition de Patrix un local et des malades. Un excellent microscope fut

même extrait pour l'occasion du cabinet de physique de la Faculté et prêté gracieusement.

En réponse au défi de Raspail, Patrix fait annoncer que par lui de nouvelles recherches vont être faites sur l'existence du Ciron. Rendez-vous est donné à ses adversaires dans la salle de clinique du baron Dupuytren, à l'Hôtel-Dieu, et il ajoute qu'il s'efforcera de réunir au jour indiqué les personnes qu'en 1812 Galès avaient prises pour témoigner de l'exactitude de ses recherches. Dans son esprit, Patrix ne doute pas du succès, et Duméril, qui avait précédemment observé le Ciron, lui écrit pour l'encourager ; aussi organise-t-il sa démonstration non sans un certain appareil. Des invitations spéciales amènent à l'Hôtel-Dieu une foule de savants illustres : Récamier, Bally, Begin, Breschet, Sanson, Koreff, Rigal, etc...

Thillaye, le témoin micrographe de la première mystification, est aussi convoqué. De même arrive avec pinceaux le peintre célèbre Delâtre. Dès leur entrée dans la salle, tous ces messieurs reçoivent des mains d'un huissier, le procès-verbal de la séance imprimé à l'avance. Tout ce que Patrix va montrer y est déjà consigné... on n'aura plus, après vérification. ... que la peine de signer.... Rien n'a été oublié.

Raspail arrive enfin et la séance commence.

D'un galeux, on ouvre une vésicule au moyen d'une lancette ; on exprime le liquide sur une plaque de verre au moyen de pressions latérales exécutées avec la même lancette et, dans un silence impressionnant, la plaque est portée au foyer du microscope. Avec une superbe assurance Patrix se penche sur l'objectif,

tandis que, Delêtre, sur son invitation tient levé sur ses tablettes le crayon qui d'un trait va saisir le fugitif insecte.... Mais hélas rien n'apparaît, rien ne bouge dans la fine gouttelette purulente et les autres observateurs qui se penchent successivement sur les verres n'y voient..... que ce que Patrix y voit lui-même.

Plusieurs autres pustules sont ouvertes et l'examen reste cependant négatif.

Patrix, non convaincu de la stérilité de ses recherches, remet à une date ultérieure de nouvelles expériences, se promettant bien du reste de les renouveler sur des galeux non encore traités.

Raspail profite de la fin de sa séance pour montrer comparativement à tous ceux qui les veulent voir l'insecte du fromage et le dessin de Galès. L'identité ainsi établie, personne parmi les présents ne doute plus de l'insuccès de la deuxième séance que Dupuytren, absent la première fois, va venir présider.

Elle eut lieu en effet à peu de jours de distance. Patrix instruit par l'expérience fait preuve de modestie et néglige par prudence une mise en scène, qui, en cas d'échec, pourrait tourner à sa confusion. Plus d'invitations officielles, plus de peintres célèbres dans l'enceinte sacro-sainte où, une fois de plus, on va discuter le sort de l'Acare ; les huissiers eux-mêmes se sont enfuis dans la coulisse, remplacés il est vrai par une promiscuité beaucoup plus malodorante et tout aussi encombrante. Les marchands de fromage, en effet, apprenant que la Faculté discute âprement sur un petit animal qui vit en parasite dans leurs produits et spécialement dans ceux qui sont avariés,

accourent à l'occasion, envahissent l'antichambre pour offrir à tout venant le fromage si riche en insectes, à un prix, est-il besoin de le dire, bien supérieur au cours du jour.

L'histoire prétend qu'ils firent de bonnes affaires !

Naturellement, Patrix n'est pas plus heureux que la première fois, il doit renoncer à l'espoir de remettre en évidence ce curieux animal qu'en 1812, il avait si bien vu, et reste tout perplexe devant cet insondable mystère.

Donc personne après Galès ne retrouve le Sarcopte ; on s'étonne, et, fort naturellement d'ailleurs, le doute reparait dans les esprits. Les nombreux adeptes que comptait toujours la théorie humorale proclament à nouveau leur confiance et essaient de rallier à leurs idées la majorité des savants. Ceux-ci du reste ne savent plus qui croire, les uns avec Mouronval et Burdin font étal d'ironie, raillent Galès et nient son Insecte ; les autres ne se décident pas à perdre de vue le chimérique Insecte et en parlent prudemment. Dans son traité, Lamarck s'exprime ainsi : « Selon Galès, les pustules galeuses seraient habitées par un Insecte... »

Si l'on en croit Raspail, l'explication est facile, mais, outre que l'on répugne à l'idée d'une mystification exercée aux dépens d'hommes tels que Latreille, Alibert, Bosc... beaucoup d'hommes, dont la probité scientifique n'a jamais été contestée, ont vu et décrit l'Insecte et il faut plus que du scepticisme pour en douter. Telle est du reste la propre opinion de Raspail, qui tout en niant à l'Acare de Galès un rôle pathogène quelconque dans la production de la gale, est convaincu qu'on finira par

trouver l'Insecte décrit par de Geer, qui lui paraît d'ores et déjà essentiel et spécifique de l'affection.

Mais comment la science eut-elle pu écouter la voix qui prétendait rénover les doctrines médicales ; Raspail, homme politique doublé d'un grand savant et dont les écrits portent le cachet d'une intelligence supérieure, exerçait la médecine sans être médecin. Humanitaire généreux, il se dépensait sans compter pour soulager la misère et l'infortune, ses succès et sa popularité, qui étaient immenses, lui attirèrent bien vite la malveillance et l'animosité de médecins jaloux. Aussi ceux-là mêmes, qui plus tard, en 1848, allaient le traîner devant les tribunaux et le faire condamner pour exercice illégal de la médecine, n'étaient pas disposés à accueillir favorablement les leçons de ce grand maître. Bafoué, tourné en dérision, il fut jugé sans bienveillance par tous les hommes de son siècle. Nous sommes heureux d'apporter ici pour la réhabilitation de la mémoire du grand homme l'expression de notre admiration pour ses œuvres si remarquables, de notre gratitude pour les acquisitions scientifiques dont il sut nous doter.

Les événements politiques qui se pressent autour de 1829 donnent aux esprits une direction qui détourne même les plus studieux des investigations de la science. La question de l'Acare sommeille donc.

En 1831, Raspail, « rendu à la solitude par le cours des circonstances, » entreprend au fond de son cachot l'étude de la gale du cheval, grâce à l'obligeance de deux élèves de l'école d'Alfort, ainsi que celle d'Ayme, le jardinier en chef. Les raclures de gale qu'ils parvenaient à faire pénétrer jusqu'à lui grouillaient à simple vue et four-

millaient d'Acarees pleins de vie. Raspail les reconnaît, les examine, leur trouve des traits de ressemblance et d'affinité générique avec les figures de de Geer, et sa conviction qu'on ne pouvait manquer tôt ou tard de retrouver l'Acare de la gale humaine devient encore plus forte. Dans une lettre, qui paraît dans la *Lancette Française* le 13 août 1831, il fait part au monde savant de ses nouvelles observations et exprime tout son espoir.

Les choses en étaient là, lorsqu'en 1834, un jeune étudiant en médecine d'origine corse et nommé Renucci vient à Paris poursuivre ses études. Il avait eu plus d'une fois l'occasion de voir comment s'y prenaient, dans son pays, les bonnes femmes pour enlever à la pointe de l'épingle et un à un les Cirons de leurs enfants galeux. Il est vivement surpris en arrivant d'apprendre que l'existence du Ciron est contestée par nos grands maîtres et donne lieu à d'invraisemblables discussions. Tout d'abord il examine un galeux et s'assure au préalable qu'à Paris tout comme en Corse, l'Acare existe dans les lésions cutanées ; puis il vient révéler le fameux procédé d'extraction aux médecins de Saint-Louis. Mais telle est alors la méfiance des savants pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à l'Acare, que Renucci a beau montrer son petit Ciron au bout de l'épingle, on semble se demander en se regardant s'il n'y a pas par ci par là quelque peu d'odeur de farine ou de fromage.

Renonçant personnellement à convaincre, Renucci, qui connaissait les travaux et les idées de Raspail, s'adresse pour plaider sa cause à cet éminent avocat.

Une réunion a lieu le 25 août 1834, Renucci présente d'abord à Raspail un Ciron qu'il vient d'extraire d'un sillon ; on le porte sur la platine du microscope : c'est un Insecte mort sur lequel cependant Raspail retrouve les caractéristiques de l'Insecte décrit par de Geer. De nouveaux sont ensuite extraits vivants et Raspail peut enfin montrer aux célébrités qui l'entourent le véritable Acare de la gale enfin retrouvé. Dès lors, à l'instigation de Raspail, de nouvelles réunions scientifiques sont organisées et montrent une fois de plus combien Galès s'est indignement joué du public et réhabilitent en même temps Redi, de Geer, et les auteurs anciens. Cette fois il n'y a plus de dissidents et depuis cette époque on admet que la gale est produite par le Sarcopte.

Et voilà comment la médecine put faire un pas décisif grâce aux connaissances empiriques d'un simple étudiant et aussi grâce à la science et au courage d'un homme qu'on traitait alors de charlatan et qui fut un des principaux précurseurs des idées parasitologiques admises aujourd'hui.

Après tant de fluctuations, l'étude de la gale entra dans une voie de progrès continus, qui la conduisit en peu d'années au point où nous en sommes. Tandis que Raspail, Bourguignon, Robin et Mégnin décrivaient minutieusement le Sarcopte de l'homme, Delafond et Bourguignon décrivaient la gale des animaux et sa transmission possible à l'homme. Enfin les méthodes de traitement se perfectionnaient également ; Hébra avait prescrit les frictions acaricides sur les pieds et les mains ; Bazin, en montrant qu'on devait les étendre à tout le corps, assura la guérison à peu près constante de

l'affection en quelques jours ; enfin, en 1853, Hardy, en perfectionnant le traitement, en réduisait la durée à quelques heures.

Cette histoire que nous venons de retracer sommairement, il est bon de la méditer profondément. Peu de faits dans l'histoire de la médecine sont aussi caractérisés que celui-ci qui, à bon droit, appelle quelques considérations. Les leçons que nous avons à en tirer sont si nombreuses et si intéressantes que tout vrai savant digne de ce nom ne doit pas les ignorer. Elles sont à la base d'une véritable éducation scientifique, sans laquelle on ne saurait aborder avec fruits les grands problèmes de la nature.

Cette histoire juge d'abord de la valeur de l'hypothèse dans la science et démontre une fois de plus, si besoin est, combien les grands principes que Claude Bernard nous a enseignés dans son *Introduction à l'étude des sciences expérimentales* restent rigoureusement vrais. La science médicale doit reposer sur l'observation méthodique ; il est illusoire et dangereux d'expliquer autrement les grands phénomènes de la nature. L'hypothèse ne vaut que ce que vaut une idée, et si nos suggestions peuvent avoir une réelle importance que nous aurions tort de méconnaître, encore faut-il se garder d'admettre *a priori* une hypothèse qui, dans notre esprit, nous paraît concorder avec les faits que nous observons. Qu'elle guide, qu'elle oriente les recherches, soit ; mais elle appelle le contrôle sévère de l'observation, et ne doit être acceptée que comme une satisfaction de l'esprit philosophique, qui se demande le pourquoi des choses.

Ainsi il nous semble bien que la théorie humorale de la gale fut considérée autrement que comme une simple hypothèse ; il nous semble encore que cette explication, transmise de génération en génération, fut admise à la manière d'un dogme, entravant désormais la recherche de la vérité. Comment expliquer autrement la découverte si tardive d'un parasite qui, étant données sa fréquence et ses dimensions, ne nous paraît pas aujourd'hui avoir dû rester ignoré si longtemps.

A cette cause primordiale, il en est d'autres que nous ne pouvons passer sous silence et sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Signalons, en passant, que tous nous devons observer une probité scrupuleuse. Nous avons raconté comment le médocastre des bords de la Garonne eut la coupable infamie de se jouer de la confiance publique et d'en imposer, avec un cynisme sans exemple dans les annales de la science, aux savants distingués dont la curiosité avait été justement excitée. Nous avons vu les séances publiques où le charlatanisme le plus effréné reçut la plus honorable sanction ; comment ce misérable fut prôné, récompensé, comme l'aurait été le plus consciencieux des travailleurs. Nous laisserons à d'autres le soin de juger comme il convient un pareil abus de confiance, et nous mettrons en garde contre une crédulité trop confiante. La vérité doit être soigneusement contrôlée par tous les moyens possibles pour dépister une erreur, pour l'honneur de la science, pour le prestige des savants.

Le vrai savant doit être modeste ; à des degrés divers nous sommes tous des ignorants, et il ne faut pas craindre de faire son profit des observations empiriques

et négliger l'expérience de ceux qui nous ont précédés. Ce n'est pas la première fois que la vérité s'est révélée à ceux qui ne font pas profession de savoir et cette histoire nous montre que les bonnes femmes d'un pays où l'on sait à peine lire, en savaient sur la gale beaucoup plus long que les médecins.

A ceux qui étudient, comme à ceux qui professent, il est bon de dire que l'universalité des connaissances ne saurait être acquise ; que les lacunes de tout savant doivent être pour lui la révélation de son peu de savoir devant la complexité extrême des phénomènes naturels, et la compréhension très nette que dans l'étude les efforts de tous sont nécessaires aux progrès de la science.

Enfin ces recherches historiques ont pour le médecin philosophe un puissant intérêt ; elles lui montrent ce qu'un mince progrès coûte de siècles et de labeurs ; elles lui permettent de juger ce qu'on peut attendre de l'avenir, après ce qu'a donné le passé, et s'il jette un coup d'œil sur les transformations qui s'opèrent de nos jours dans les sciences comme dans les arts, il se plait à calculer leur influence sur la science qui importe le plus à l'humanité : sur la science médicale.

CONCLUSIONS

La « scabies » des Latins, la « psore » des Grecs, ne sont autre chose que la gale humaine, due, pour les auteurs anciens, à des troubles internes mal définis.

La notion du parasitisme de l'affection ne fût adoptée que vers le milieu du xix^e siècle (1834) quoique, bien antérieurement à cette date, toute une phalange d'observateurs du plus grand mérite aient vu et décrit le Ciron, défini ses rapports avec la gale, exposé une thérapeutique logique et éclairé la prophylaxie de quelques notions précises.

Si nous en croyons Casal, le Ciron fut connu de temps immémorial dans certains pays méridionaux (Asturies) par les bonnes femmes illettrées qui, par la tradition, apprenaient à l'extraire des lésions cutanées.

Quoi qu'il en soit, le premier médecin qui observe le Sarcopte fut Avenzoar, au xiii^e siècle. Après lui, Mouflet indique nettement le rôle du parasite dans la gale, tandis que de Geer le différencie d'un petit animal très voisin, le Tyroglyphe.

Au xviii^e siècle, les travaux de Cestoni et Redi, effectués à l'aide du microscope, confirment les découvertes précédentes, sans parvenir à attirer l'attention des médecins.

C'est en 1834 seulement, après l'imposture de Galès, qui prétendit montrer, sous le nom de Ciron de la gale, le Tyroglyphe du fromage, qu'un jeune étudiant corse, Renucci, parvient, avec l'aide de Raspail, à établir, d'indiscutable façon, le rôle de l'Acare dans la gale et à imposer ses idées.

Dès lors, la nature entomologique de la gale fut admise par tous les médecins.

Le Président de la Thèse,
GUIART.

VU :
Pour le Doyen :
L'Assesseur,
JEAN LÉPINE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Lyon, le 11 décembre 1920.
Pour le Recteur et par délégation :
Le Vice-Président du Conseil de l'Université,
ALBERT WADDINGTON.

BIBLIOGRAPHIE

- J. GUIART. — Notices biographiques : II Francesco Redi (1626-1627). *Archives de Parasitologie*, t. I, 1898, page 420.
- *Précis de Parasitologie*. Paris, Baillière, 1910, page 501.
- Histoire de la gale. *Paris médical*, 16 mai 1914, p. XVII.
- F.-V. RASPAIL — Mémoire comparatif sur l'histoire naturelle de l'insecte de la gale. *Bulletin de thérapeutique*, 1834.
- *Histoire naturelle de la santé et de la maladie*. Paris, 1860, t. II, p. 178.
- HÉBRA. — *Traité des maladies de la peau* (traduction Doyon), t. I, 1872, p. 588.
- GALÈS DE BETBÈZE. — *Essai sur le diagnostic de la gale*. Thèse de Paris, 1812.
- H. BOURGUIGNON. — *Traité entomologique et pathologique de la gale de l'homme*. Paris, 1852.
- ADELON, BÉCLARD, etc. — *Dictionnaire de médecine ou Répertoire général des sciences médicales*. Paris, Béchet, 1832, t. XIII, p. 567.
- Ambroise PARÉ. — *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*. Paris, Baillière, 1841, t. III, p. 270.
- La Lancette Française, Gazette des hôpitaux civils et militaires*. Paris, 1829 (N^{os} 28 juillet, 1^{er} août, 5 septembre, 3, 24 et 27 octobre 1829).

